

LIBERQUER EN SIE DE STRASSE

...Und verliere dich im Wald

JOURNAL DU 15^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 4 / JEUDI 15 FÉVRIER 2024

QU'EST-CE QU'ON VA PENSER DE NOUS ? DE LUCIE CODA - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 15 FÉVRIER À 14H - TAP CASTILLE

C'EST PEUT-ÊTRE TOI QUI TE DIS ÇA ?

Comme tous les matins, Philippe Coda s'installe au volant de sa balayeuse pour nettoyer les rues avant que la petite ville ne s'éveille. Mais cette journée-là sera particulière. Comme l'ont écrit ses collègues sur une banderole, il fait aujourd'hui le "dernier tour" de sa carrière avant de rejoindre son épouse Viviane, hôtesse d'accueil déjà à la retraite. C'est à partir de cette étape de vie que leur fille Lucile réalise son premier film, mêlant son histoire personnelle à celle de ses parents.

En même temps qu'elle filme leur vie rurale, de la récolte de pomme de terre au chantier de bois de chauffage, la réalisatrice revient sur son propre parcours depuis cette campagne stigmatisée jusqu'aux études dans une grande école de commerce. L'ouverture sur la spectaculaire cérémonie de remise de diplôme, mise en perspective avec la simplicité et l'humilité du pot de départ en retraite d'un père ému aux larmes, projette le spectateur dans l'écart et la navigation entre les mondes sociaux.

Mais plus qu'un film sur la difficulté à trouver sa place dans une société de compétition, *Qu'est-ce qu'on va penser de nous* met surtout en lumière toutes les contradictions des promesses d'ascension sociale. Quelle identité se construire quand chacun des échelons à gravir nous

rappelle le milieu d'où l'on vient en même temps qu'il nous en éloigne ? Quelques notions sociologiques viennent rapidement à l'esprit. Mais les termes comme "transfuge de classe", "déterminisme social" ou "hétéronormativité" paraissent froids et trop techniques. A l'inverse, ce que montre Lucile Coda dans l'intimité d'une cuisine ou dans les plans rapprochés sur le visage de ses parents, c'est une réalité incarnée et sensible. Si elle n'apparaît pas à l'écran – elle est de l'autre côté de la caméra – sa présence hors champ donne toute la consistance à la relation affective qu'on retrouve au cœur du film. Car ce sont bien les sentiments humains, amenés avec subtilité jusqu'à la scène finale, qui portent le récit.

Le portrait sincère et touchant de Philippe et Viviane – dont on reçoit aussi l'humour et la gaieté dans leurs moments de loisirs – se mêle au récit que la réalisatrice nous livre en voix off. Un dispositif qui rappelle, entre autres œuvres littéraires, le livre *La place* d'Annie Ernaux.

Elle donne la parole à sa mère, qui fredonne "on est les oubliés" du chanteur Gauvain Sers et qui lui dit, au sujet des professionnels du cinéma : "On se dit que ce n'est pas nous, quoi". Car l'image, comme la parole, sont bien évidemment des marqueurs de classe. Et la réalisatrice, qui a appris

à masquer son accent franc-comtois lors des entretiens d'embauche, ne cache pas non plus les silences de son père, lui qui se cache derrière son magazine lors de discussions importantes avec sa fille.

Ce dialogue entre Lucile Coda et ses parents, qui s'établit progressivement jusqu'à déboucher sur une annonce concernant ses choix de vie, ne fait pas que structurer le film. Il l'associe dans un processus d'affirmation de soi et d'émancipation. Ici, le documentaire ne fait pas que raconter une réalité sociale, il cherche aussi à la transformer. Ce qu'il nous dit finalement, c'est qu'entre le rôle que la société nous assigne et celui qu'elle nous fait fantasmer, il existe peut-être une marge de manœuvre.

Les thématiques liées à l'identité, à la construction de soi ou à la bifurcation professionnelle peuvent toucher un grand nombre de personnes. Mais qui a déjà menti sur la profession de sa mère ou qui a déjà ressenti la honte de ses origines rurales aura une lecture particulière de ce film. On entend souvent dire que les classes populaires ne sont pas assez représentées au cinéma. Il existe maintenant une œuvre dans laquelle un balayeur et une hôtesse d'accueil médical sont portés à l'écran.

Charles

Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé.

J'écris peut-être, parce qu'on n'avait plus rien à se dire.

Obsession : « *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* » (les voisins, les clients, tout le monde).

Annie Ernaux *La place*

ENQUÊTER, S'ORGANISER ET LUTTER CONTRE LA SURVEILLANCE NUMÉRIQUE - CONFÉRENCE -
BENOÎT PIÉDALLU, MEMBRE DE LA QUADRATURE DU NET, LE MARDI 13 FÉVRIER À L'HÔTEL-FUMÉ

NUMÉRIQUE PARTOUT, JUSTICE NULLE PART !

Qu'on le veuille ou non, le numérique s'est imposé à nous dans toutes les sphères de la vie quotidienne et représente aujourd'hui une part prédominante de nos sociétés. Il nous arrive trop souvent de nous sentir dépassés par ces nouvelles technologies, pourtant, des outils comme internet se retrouvent être de formidables espaces de liberté, de communication et de partage pour toutes et tous.

C'est pour protéger ce droit à la liberté numérique que la Quadrature du net s'est formée en 2008, dans le cadre de la loi hadopi. Cette association bénévole milite contre le contrôle et la surveillance du et par le numérique opéré par le gouvernement depuis son émergence dans le débat public. Et ce, grâce à l'information, le décryptage, la sensibilisation et le débat autour des nouvelles politiques mises en place par le gouvernement.

Durant la conférence, on peut entendre un peu partout des bavardages dans l'amphithéâtre. Le sujet est tellement

présent dans toute l'actualité et dans la vie personnelle de chacun que nous sommes tou.te.s un peu obligé.es de réagir aux propos du bénévole, par des échanges interloqués ou des rires jaunes, tant les lois qui nous sont imposées nous paraissent absurdes et pourtant omniprésentes.

Malgré le caractère pessimiste de l'intervention, il est tout de même important de noter que l'association, grâce à son travail, a permis de faire entrer les questions de surveillance numérique dans l'esprit des politiques, amenant avec elles la remise en question de certaines pratiques. Je vous invite moi-même à vous informer sur leurs actions si elles vous intéressent, et les soutenir ? si vous le pouvez.

Guilian

ÉTAT LIMITE DE NICOLA PEDUZZI - DOCUMENTAIRE
COMPÉTITION INTERNATIONALE, JEUDI 15 FÉVRIER AU TAP CASTILLE

LES PANSEURS DE L'HÔPITAL PUBLIC

"il est beau l'hôpital, il est vraiment beau l'hôpital". À l'hôpital de Beaujon, de Clichy, en banlieue parisienne, Nicolas Peduzzi suit le Dr. Jamal Abdel-Kader, psychiatre de liaison dans l'établissement, et plusieurs autres soignants. Un documentaire sur ceux que le président français a pu qualifier de "trace visible de ce qui tient une Nation ensemble, de cette solidarité et de ce qui permet de faire tout le reste". Derrière les discours officiels, ce documentaire veut démontrer que l'hôpital public va aussi mal que les malades qu'il soigne.

Toutefois derrière cette crise se cachent des soignants comme le Dr. Abdel-Kader, qui tout en ayant conscience des failles de l'hôpital public, se battent pour continuer de soigner, et de remettre l'humain au centre des établissements.

Dans un flux ininterrompu et parfois mécanique, accentué par la bande son du documentaire, le réalisateur nous ouvre une fenêtre sur l'intérieur d'un hôpital épuisé.

"La limite c'est quoi ?" Cette phrase d'un infirmier, qui vient résonner avec le titre du film, résume en partie la situation que vit le corps médical. On se demande jusqu'à quand ils peuvent continuer à se battre sans moyens supplémentaires.

Avec sa caméra-poing, Nicolas Peduzzi, crée un vrai lien avec le Docteur Abdel-Kader, une confiance se crée entre le soignant et celui qui le filme. Au-delà du simple constat de la mise à mal de l'hôpital, le documentaire interroge, à travers la pratique de Jamal, sur la complexité du fonctionnement du service de psychiatrie dans lequel les images sont filmées. Il remet en cause les pratiques médicales et la perception de la normalité et de l'anormalité.

État limite porte à la fois les cris de détresse des individus ayant des troubles psychiques, et ceux des soignants, dont le devoir, au-delà des remèdes médicamenteux, est d'offrir un réconfort moral.

Clara-Athénaïse



Et demain ? AGENDA DU VENDREDI 16 FÉVRIER

10h30 - 12H30 ÉVÈNEMENTS
La Base de Vadim Dumesh
Médiathèque

14h - 16h COMPÉTITION SÉANCE 8
Fantasmagoria
de Juan Francisco Gonzalez
Ciampi de Agnès Perrais
TAP Castille

14h30 - 16H RÉSISTER AUX VIO-
LENCES POLICIÈRES
Sete anos en maio
de Affonso Uchôa - Médiathèque

17H - 18H30 RENCONTRE CROISÉE
Chômeurs contrôlés / protection des
travailleurs fragilisée !
avec Hadrien Clouet et Cécile Drilleau
Grenouilles Productions

20H30 - 22H30 SÉANCE SPÉCIALE
Le Balai libéré de Coline Grando
Le Dietrich

J'AI DU TRAVAIL CHEZ LES BLANCS !

Mardi à la Médiathèque François Mitterrand, a été officiellement inauguré l'hommage à Sembène Ousmane. Celui-ci est organisé par Filmer le Travail, en partenariat avec l'Institut des Afriques et commémore à la fois le centenaire de sa naissance et la nouvelle édition de son premier roman, *Le Docker Noir*, publiée par Héliotropismes en mai 2023.

Né le 1^{er} Janvier 1923 à Ziguinchor, Sénégal, Sembène a été écrivain, scénariste, acteur et réalisateur, il est réputé être le père du cinéma africain. Il est notamment reconnu pour ses nombreux engagements socio-politiques en France et en Afrique, qu'il a cherché à promouvoir par le biais de ses œuvres.

Cette première rencontre a été proposée et animée par Valérie Berty, professeure en littérature et cinéma d'Afrique francophone à la New York University, qui a rédigé la préface de la nouvelle édition augmentée de *Le Docker Noir*, accompagnée de Renaud Boukh, éditeur de

cette publication et fondateur de la maison d'édition Héliotropismes. Les échanges ont principalement tourné autour du contexte dans lequel ce premier roman a été écrit. A l'époque, Sembène avait quitté le Sénégal pour aller travailler au port de Marseille en tant que docker, et commençait à s'intéresser au monde des arts et de la littérature. Il constata, alarmé, l'absence d'auteurs originaires d'Afrique dans les bibliothèques, et se décida à écrire un roman à partir de ses expériences dans le métier. Les intervenants nous ont lu quelques passages de *Le Docker Noir*, ainsi que plusieurs poèmes inédits de cette même période. On a pu constater en effet, que ces écrits étaient impressionnants, d'autant plus que Sembène se disait illettré a peine deux ans avant la publication de son premier poème.

La conférence a été suivie de la projection du premier long-métrage de Ousmane Sembène, *La noire de*, écrit et réalisé à partir de sa nouvelle éponyme. Dès les premiers moments,

Sembène réussit à créer une forte complicité entre le public et la protagoniste, Diouana. Elle raconte son histoire en voix off, sur un ton toujours calme et profondément intime. On la suit qui débarque sur la Côte d'Azur pour travailler dans une famille de blancs, mais elle découvre progressivement qu'on la prend pour une esclave. Son pays lui manque, elle reste nostalgique, les sons et les images du passé la poursuivent. Je ne suis sans doute pas la seule à y voir un parallèle avec la vie du réalisateur.

La musique traditionnelle nous ramène à Dakar, au moment où elle entonne, heureuse : "J'ai du travail, j'ai du travail, j'ai du travail chez les blancs !". Elle parcourt la ville en dansant sur les trottoirs, dans le parc, sur les monuments, dans son quartier. Tout ça pour au final passer sa vie "entre la chambre et la cuisine", sans jamais pouvoir connaître "ce trou noir qu'est la France".

Camila

Notre feuilleton **OÙ EST FRANCE ?**

Quatrième épisode

Vous savez c'est ça la modernité : à l'étranger on a le travail.

Elle partait de famille et la patrie

Non, vous ne savez pas, France travaille !

Revenir des épisodes précédents : depuis diouana on recherche France... la retrouvera - t-on aujourd'hui ?

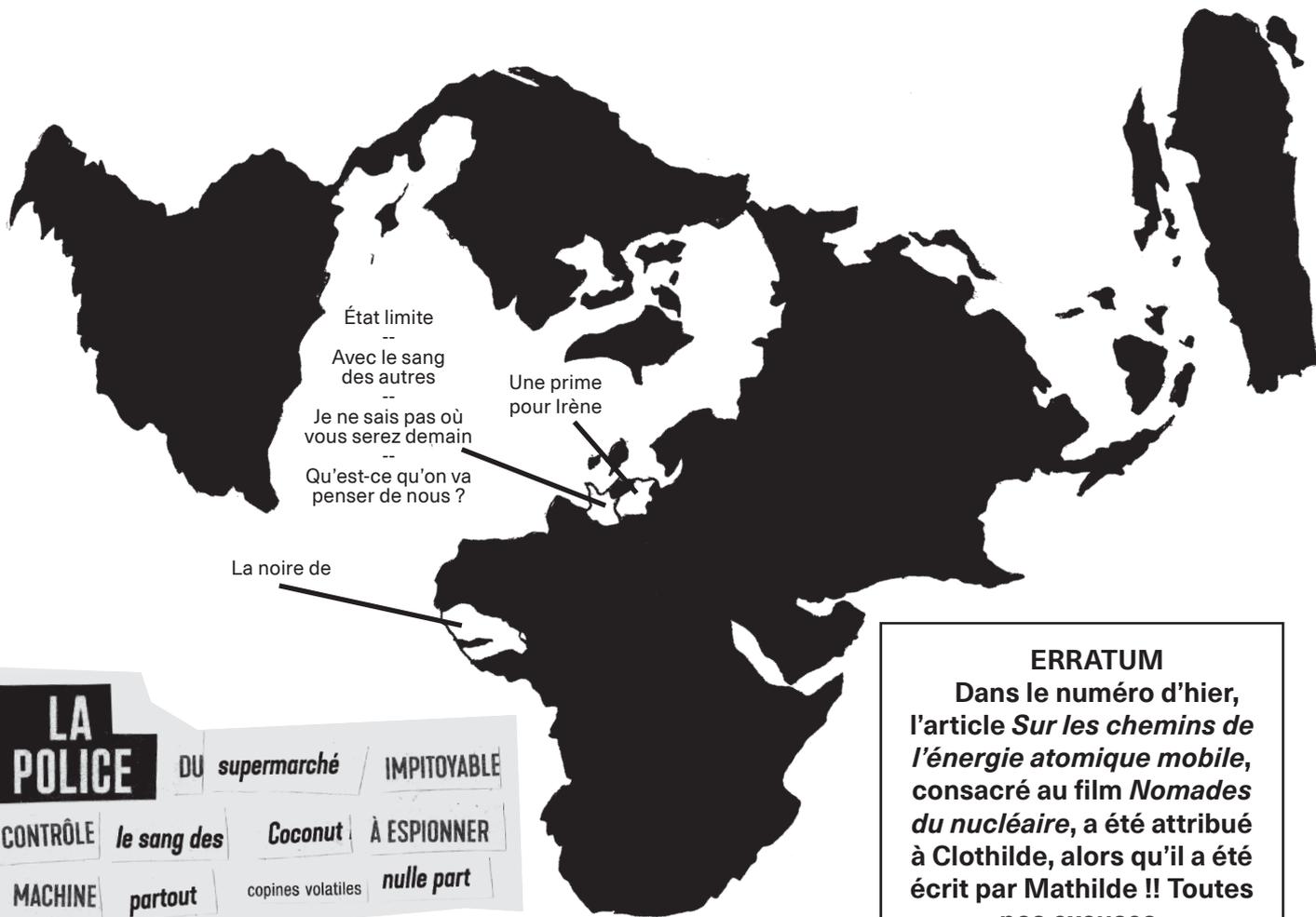
France n'est pas là...

Qui ne peut pas qu'elle au travail

(à suivre)

Le jeu des 7 erreurs





ERRATUM
 Dans le numéro d'hier, l'article *Sur les chemins de l'énergie atomique mobile*, consacré au film *Nomades du nucléaire*, a été attribué à Clothilde, alors qu'il a été écrit par Mathilde !! Toutes nos excuses.

JE NE SAIS PAS OÙ VOUS SEREZ DEMAIN DE EMMANUEL ROY-DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE-14 FÉVRIER 2024 AU TAP CASTILLE

PLUS VIOLENT QUE LA PRISON

À l'heure où la loi immigration est passée, il me semble essentiel de voir exposée la réalité de ce que j'appelle "notre amnésie consciente" au sujet des personnes sans-papiers. En effet, tout au long de ce film, et ce malgré les défis rencontrés, Reem, docteur au sein d'un centre de rétention, s'efforce de maintenir une approche axée sur les soins, le respect et l'écoute de ceux qui la consultent. Les récits partagés par ces hommes dans sa salle de consultation dévoilent la réalité quotidienne de la politique migratoire française. Comment chaque matin avoir la force d'affronter cela ?

Il y a une intensité si marquée dans les consultations que celle-ci a dû s'imposer sur la forme du montage. L'équilibre et la tension de celui-ci sont en miroir des consultations du docteur Reem. Nous ne sommes pas ici dans la recherche du spectaculaire, mais dans un quotidien d'un banal glaçant. La docteur Reem ne peut pas prévoir quels patients elle va recevoir dans la journée. En l'absence de continuité dans la relation, la prise en charge est compliquée.

De manière littérale, Emmanuel ROY montre un bout de vie qui fait sens, sans jamais montrer les visages, tout en permettant de les imaginer, à travers leurs récits. La manière dont la caméra fait face à la docteur Reem suscite de nombreuses questions : comment réagir lorsque nous sommes nous-mêmes pris dans ce système de violence extrême ?

À travers tous les entretiens, on ressent la détresse et le mal-être psychologique et physique que subissent ces femmes et ces hommes parqués dans ce centre de rétention à Marseille. C'est une véritable honte, trop volontiers passée sous silence.

Emmanuel Roy nous prouve, par le biais du documentaire, que le cinéma offre la meilleure façon d'explorer la réalité : dévoilant les injustices totales et les abus flagrants du système. Les détenus subissent un harcèlement auquel ils résistent de toutes les manières possibles, en refusant de prendre leurs médicaments, en ne portant pas de masque, en ingérant des objets pour être hospitalisés, ou en faisant la grève de la faim.

Clothilde

Traversez la rue...
 n°4 / Jeudi 15 février 2024
 Journal du 15^e festival
 Filmer le Travail

Rédaction : Charles Grybowski, Guilian Hutchinson, Clothilde Voirin, Clara-Athénaïs Lelandais, Camila Rocha Florescano, Jeanne Steinhausen, Aurelie Duvivier, Anaëlle Bruneteau, Arnaud Lathière-Lavergne, Victor Maisonneuve, Gwenaëlle De Dona, Gwendal Guillard

Mise en page : Thomas Dupuis
 éditions Fiblib

Le journal Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2023 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.

L'ART DE L'INTRUSION ET DE L'EXHIBITION PAR LA SURVEILLANCE

"Surveillance Bed" de 1994 est une installation insolite et met en lumière l'intérêt marqué pour le voyeurisme et l'exhibitionnisme, des thématiques chères à l'artiste Julia Scher. C'est un lit métallique, une variation du lit à baldaquin, où seule la structure est présente sans le plafond du lit. À chaque coin du lit, sur des piliers, se trouvent quatre moniteurs de vidéosurveillance équipés de quatre caméras qui observent le dormeur.

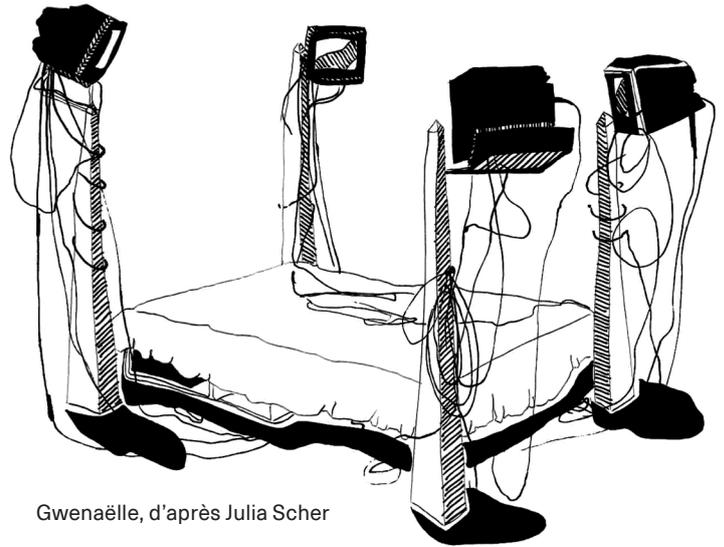
Depuis le début des années 80, Julia Scher explore les questions d'identité personnelle dans le contexte du pouvoir, en se penchant notamment sur la surveillance et le contrôle. Selon elle, "Le pouvoir et ses abus sont mon sujet le plus important, la façon dont le pouvoir est utilisé à mauvais escient pour nuire aux gens." En 1993, Scher a installé des caméras vidéo dans les toilettes des hommes du musée de Hambourg, alors que les enregistrements étaient diffusés en direct à l'étage supérieur.

Ici, les caméras au-dessus du lit enregistrent les événements qui s'y déroulent. De manière aléatoire, les images

vidéo en direct sont mixées avec des images vidéo pré-enregistrées sur les moniteurs. Ainsi, le lit ne représente pas simplement une image en tant qu'installation, mais capture également des images, des activités qui s'y sont déroulées au fil du temps.

Julia Scher démontre, de manière percutante, que le désir est constamment soumis à la haute surveillance d'un "autre" (réseaux, étouffement de son propre désir, etc.). Exposer l'intime équivaut à le placer sous surveillance, "une forme d'extorsion de l'intime", comme le souligne judicieusement Wajcman. La dimension éthique et sexuelle de ces questions forme le noyau conceptuel du travail de Julia Scher..

Clothilde



Gwenaëlle, d'après Julia Scher

UNE PRIME POUR IRÈNE DE HELKE SANDER – DOCUMENTAIRE – RÉTROSPECTIVE

DÉTRUIRE LE MALE GAZE

Qui est Irène ? Irène est ce que le cinéma (y compris militant) des années 1970 ne montrait pas : une femme. Et plus précisément une travailleuse ; son quotidien, sa situation, son réel. Du réel féminin. C'est ainsi que l'on pourrait décrire ce film réalisé par la cinéaste allemande Helke Sander en 1971.

Projeté pour la première fois dans sa version restaurée au TAP Castille samedi dernier, ce film se donne donc pour mission de montrer le quotidien d'une ouvrière allemande des années 1970, de manière distanciée, au moyen de différentes saynètes ayant

une vocation presque pédagogique pour le public : le travail, la vie domestique, la rue, le supermarché, les lieux de rencontre...

Irène est aussi une femme qui, comme nous l'annonce une voix off introductive, ne désire que trois choses : de l'argent, de l'amour et des enfants. Et des enfants, justement, elle en a. Mais point d'amour ni d'argent. Irène est donc une mère célibataire. Et une mère célibataire, ça fait fuir les hommes, sauf les coureurs qui l'importunent au bar ou les agresseurs banalement croisés au détour d'une rue.

Ainsi, contre le regard des hommes, Irène s'est endurcie. Elle le dit elle-même, elle n'a pas de sentiments, elle ne peut pas se le permettre. "Faut de l'argent pour avoir des sentiments" confie t-elle à une amie. Cette réplique, terrible, suffit à elle seule à démontrer dans quelle mesure le travail peut bouleverser

notre vie affective. Pourtant, des sentiments, Irène en a. De la gaieté d'abord, comme lorsqu'elle ironise sur son contremaître en se demandant si c'est parce qu'il a un zizi qu'il gagne deux sous de plus.

À cet humour s'ajoute une colère qu'Irène actualise dans la scène finale : avec le soutien de ses camarades ouvrières, elle décide de casser les caméras de l'usine, celles qui permettaient au patron de les surveiller. À une époque où le concept de male gaze était inexistant, ce film fait donc preuve d'une modernité remarquable. Car voilà qui est Irène : une femme qui détruit littéralement le male gaze, ce regard masculin qui contrôle les femmes dans leur vie professionnelle et les chosifie dans leur vie intime. Par ce film, Helke Sander érige ainsi du réel féminin sur les ruines des caméras masculines. À nous de poursuivre cette heureuse destruction.

Arnaud



SANS FIORITURES



À moins de deux kilomètres du château de Jean-Pierre Peugeot, s'agglutinent les cités misérables bâties à la fin du XIX^{ème} siècle avec l'argent des travailleurs, ceux-ci achetant des parts d'une société immobilière et obtenant le logement par une annexe du contrat de travail. (Ciné-club de Caen).

Entre 1967 et 1974, des réalisateurs et techniciens du cinéma s'associent, afin de documenter les luttes des ouvriers, mais surtout de réaliser des films POUR et AVEC eux, au sein des "Groupes Medvedkine". C'est au sein de ce mouvement que Bruno Muel signe en 1975 *Avec le sang des autres*, qui montre le labeur des ouvriers au sein d'une usine Peugeot, mais aussi l'impact de ce travail répétitif sur leurs proches. Exploitation à outrance, travail humain impliquant le corps tout entier des ouvriers, qui

s'intègrent à la cadence et au bruit des machines.

C'est le travail à l'usine, sur la chaîne de montage, le constat d'accidents, les doigts coupés, qui apparaissent au premier plan, en plus des horaires, la vie brisée, la fille qui ne voit jamais son père, automobiliste camion... Raconter ce que l'on vit au quotidien, sans fioritures, peut être un acte politique important (Bruno Muel).

Le film sort en 1975, après les multiples grèves où les ouvriers ont lutté pour avoir de meilleures conditions de vie. Cette aspiration est palpable dans les interviews de l'entourage des ouvriers, notamment la jeune femme qui explique qu'elle est partie de chez elle à quinze ans et qu'aujourd'hui elle n'aspire plus à rien, elle n'attend plus rien.

Au sein de l'usine, l'enchaînement des plans met en valeur l'enchaînement des engrenages et nous transporte dans cet univers sonore d'une extrême violence. Le bruit ne s'arrête jamais : vacarme de l'usine, cadence des machines et brouhaha de la chaîne, mais aussi du trafic, du bus à l'aube, des bouchons, du trafic.

En contraste, le grand domaine calme bordé de verdure de la famille Peugeot rompt avec la réalité des ouvriers. La "séquence des mains" est également une sorte de cassure dans tout cet univers sonore. au cours de cette séquence plutôt poétique, l'ouvrier Christian Corouge évoque toute la violence qu'est le travail à la chaîne, "spectacle d'opérations manuelles réalisées dans des temps de plus en plus courts" (Bruno Muel). On comprend que la vie ouvrière revient à choisir entre deux types de mort : à grand ou à petit feu.

Clothilde

LES MOTS ET LES MAINS DE CHRISTIAN

Dans l'un des passages marquant de ce documentaire, un ouvrier exprime sa souffrance en voix-off, et la douleur que le travail inflige sur son corps : "j'ai mal aux mains". Par la force de ses mots et par l'intensité de sa voix, ce texte a acquis une célébrité qui a dépassé le film.

On retrouve cet extrait dans le film *Attention, danger, travail* de Pierre Carles, Christophe Coello et Stéphane Goxe (2003). Le groupe électro-militant Dubamix l'a également samplé dans leur morceau *Tripalium*.

Cet homme qui parle, Christian Corouge, a travaillé toute sa carrière

sur les chaînes de Peugeot-Sochaux, et n'a jamais cessé de militer comme syndicaliste à la CGT. En 2011, les éditions Agone ont publié le livre *Résister à la chaîne*, qui retranscrit le dialogue entre l'ouvrier et le sociologue Michel Pialoux. Plus récemment, Christian Corouge apparaît dans le documentaire *Nous, les ouvriers* de Fabien Béziat et Hugues Nancy ou bien dans la série documentaire *Le temps des ouvriers* diffusée sur Arte.

Il est aussi l'exemple d'une jeunesse qui a essayé de concilier l'identité ouvrière traditionnelle avec la culture contestataire post-68. Intervenant

régulièrement lors de projections et de rétrospectives sur le groupe Medvedkine Sochaux, il insiste souvent sur les difficultés de prendre la parole pour les personnes issues d'un milieu ouvrier, malgré le fort désir de faire passer des messages, et l'opportunité offerte à l'époque par le film pour exprimer leur colère et leurs idéaux.

Près de cinquante ans plus tard, le cinéma reste un moyen d'expression toujours aussi pertinent pour celles et ceux à qui la culture légitime et dominante ne donne pas la parole.

Charles